

Ce sport ignoré, l'écriture

François Ricard

Volume 26, numéro 2 (152), mars 1984

Section sportive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30745ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1984). Ce sport ignoré, l'écriture. *Liberté*, 26(2), 37–54.

FRANÇOIS RICARD

CE SPORT IGNORÉ, L'ÉCRITURE

Etude préliminaire

INTRODUCTION ET DIVISION DE LA MATIÈRE

Le *Lexis* définit le sport comme une «activité physique pratiquée sous forme de jeux individuels ou collectifs, en observant certaines règles». Rien dans cette définition n'exclut a priori l'écriture, si ce n'est peut-être l'adjectif *physique*, encore qu'il y ait indubitablement dans l'écriture quelque chose de bel et bien «physique», comme l'a bien vu récemment l'école dite du *corps-texte*. De toute manière, le mot *physique*, dans cette définition, ne doit pas être pris trop au pied de la lettre, puisque figurent parmi les sports reconnus des «activités physiques» aussi discrètes que le tir au pistolet, la course automobile ou la pêche à la ligne.

Il ne faut donc pas se laisser intimider par cet obstacle purement lexicologique, et aller plutôt *ad rem*, en adoptant, pour étudier l'écriture, des méthodes plus objectives, telles que nous les enseignons notamment la sociologie. Le but de la présente étude, qui se veut aussi méthodique et exhaustive que le permettent les connaissances actuelles sur l'activité sportive en général et sur l'écriture en particulier, est de favoriser une prise de conscience en profondeur du rôle et de la place de l'écriture dans notre société, mais aussi des problèmes qui la caractérisent et des graves dangers qu'elle court si rien n'est entrepris dans les meilleurs délais pour redresser ce qui nous

semble une aberration risquant de compromettre et son sens et son avenir: l'idéologie professionnaliste.

Pour bien comprendre le monde de l'écriture — «*the wide world of writing*», comme disent nos voisins du Sud —, il faut commencer par établir certaines distinctions essentielles (qu'on trouvera schématisées dans le tableau ci-contre). La première est celle qui fait apparaître trois grands types d'écriture, qui ne sont pas sans rapport dans la réalité, bien sûr, mais qui exigent néanmoins d'être abordés séparément si on veut prendre une vue claire du phénomène. Ces trois types sont, par ordre de prestige (et non pas nécessairement de valeur): 1) l'écriture *professionnelle*; 2) l'écriture *semi-professionnelle* ou *pseudo-amateur*, où évolue l'élite des amateurs; et 3) l'écriture amateur proprement dite, appelée aussi écriture de masse, ou mieux: écriture de *participation*. En regroupant différemment ces trois types d'écriture, deux autres distinctions utiles peuvent être faites. Premièrement (colonne gauche du tableau), d'après le *statut* des adeptes, il y a, d'un côté, les véritables *professionnels* de l'écriture (type 1), dont la pratique est plus ou moins assimilable au commerce et/ou à l'industrie du spectacle, et, d'un autre côté, l'ensemble des *amateurs* (types 2 et 3), qui ne sont pas payés pour jouer mais le font bénévolement, spontanément, sans que personne ne le leur demande, par simple habitude ou plaisir, quitte à y aller de leurs propres deniers. Deuxièmement (colonne droite du tableau), il faut distinguer, d'après le niveau d'*encadrement* où elle s'exerce, l'écriture *organisée*, où se retrouvent cette fois les types 1 et 2, caractérisés par leur haut degré de structuration, que manifestent concrètement l'existence et le fonctionnement d'un «appareil» régissant l'ensemble des pratiques individuelles qui la composent, et l'écriture *de loisir*, inorganisée, anonyme, telle que la pratiquent les gens ordinaires, à temps perdu, comme exercice de détente, pour l'hygiène, ou par goût de la discipline elle-même, en dehors de tout cadre établi.

Statut des adeptes	Types d'écriture	Encadrement
Professionnels	Type 1: Ecriture professionnelle	Ecriture organisée
Amateurs	Type 2: Ecriture semi-professionnelle	
	Type 3: Ecriture de participation	Ecriture de loisir

Il va sans dire qu'à mesure qu'on passe de l'écriture de participation (type 3) à l'écriture semi-professionnelle (type 2), puis de celle-ci à l'écriture professionnelle (type 1), le nombre des adeptes diminue radicalement, pour ne pas dire qu'il fond à vue d'œil. Car d'un palier à l'autre, la sélection est extrêmement rigoureuse et fait donc beaucoup de victimes, comme dans n'importe quel sport le moins sérieux.

Type 1: L'ÉCRITURE PROFESSIONNELLE

C'est l'Olympe, le territoire réservé aux élus d'entre les élus: les «majeures», le «circuit» de l'écriture, où seuls accèdent les surdoués, à qui est conféré de ce fait quelque chose de plus qu'humain, qui tient pratiquement du mythe, du Sacré. Ce sont les Immortels de l'écriture, les ÉCRIVAINS.

On parle d'eux sans cesse, on les lit dans le métro, on s'intéresse à leur vie privée, on se les arrache dans les réceptions, les partis politiques et les œuvres de bienfaisance cherchent à se les allier, on médite la moindre de leurs paroles, on admire le moindre de leurs gestes. Autour de ces géants s'agitent toute une foule de journalistes, commentateurs, critiques, spécialistes, qui observent chacune de leurs performances, aussitôt consignées dans les annales de la Littérature, analysent leur style, les comparent les uns aux autres, mesurent leurs apports

respectifs, suivent leurs évolutions à la trace et leur adressent de constants hommages mêlés de remontrances obséquieuses.

Parmi ces héros de l'écriture, ce sont nettement les vétérans qui dominent, grâce à leur expérience, leur fiche bien remplie, leur style de jeu familier aux spectateurs, et leurs nombreuses relations avec la presse. De temps à autre, toutefois, surgit une nouvelle étoile, qui les ébranle un moment par sa fougue et par la nouveauté de son jeu, mais qui aura tôt fait, en obtenant des contrats alléchants, de se ranger et de contribuer à son tour à la carrière commune des Glorieux.

Vues d'en bas, c'est-à-dire tels que les contemplent religieusement leurs supporters — adeptes ou non de l'écriture de participation —, ces vedettes de la plume, quelle que soit la position où elles évoluent, poésie, roman, théâtre (il y a même des cas de grande versatilité, des Jacques Lemaire de l'écriture), semblent vivre dans un univers de pure plénitude. N'ont-ils pas le génie, la fortune, l'intelligence, l'originalité, la beauté (pour la plupart du moins)? Leur aisance à manier le stylo ou la machine à écrire ne tient-elle pas du miracle? Ne sont-ils pas tous à peu près assurés d'une place au Temple de la Renommée, anthologies, manuels, collections prestigieuses, toponymie de la ville d'Outremont? Que peuvent-ils désirer de plus, eux dont la vie même est Écriture?

Pourtant, comme presque toujours dans les cas de ce genre, le vulgaire se méprend. Ainsi qu'on l'a constaté récemment, il suffit parfois d'un garde-chasse malavisé ou d'un enquêteur de la brigade des stupéfiants au zèle un brin excessif, pour que soient révélés avec brutalité les dessous horribles de la carrière professionnelle. Et l'élite scripturale n'échappe pas non plus à cette règle de fer. Elle aussi doit souvent payer cher la rançon de sa gloire. Sans parler des blessures personnelles ou des tragédies familiales que peut entraîner la pratique soutenue de l'écriture, non plus que des destins brisés par un excès même

passager de vertige créateur, qu'on songe seulement à l'austère discipline et aux efforts quotidiens que doivent s'imposer ces dieux du stade littéraire pour seulement conserver la position à laquelle le sort et un long passé de privations leur a permis d'accéder.

Chaque année, la saison commence dès l'été, synonyme pour tout le monde de vacances et de loisir, alors qu'eux sont déjà au travail, fourbissant dans des camps retirés les chapitres ou les strophes que le public, ce dévoreur insatiable, s'arrachera à la rentrée. Un public qui ne veut qu'être électrisé, qui en redemande sans cesse, qui exige à la fois du semblable et du neuf, et qui n'accepte de ses héros que le meilleur.

Mais s'il n'y avait que les foules, ça pourrait encore aller. Or il y a aussi la meute des entraîneurs, gérants, éditeurs, qui cherchent constamment des recrues et qui, lorsqu'ils en trouvent, deviennent encore plus exigeants pour les vétérans, au point parfois de ne plus vouloir de leurs performances, ou de les laisser sur le banc, ou même de chercher à les échanger avec un concurrent. Et puis, la course épuisante aux trophées, prix de ceci, prix de cela, les interviews, les signatures d'autographes, et la peur perpétuelle de voir chuter sa cote, ses tirages, son image. Non, la vie des athlètes de la phrase écrite n'est pas si drôle que le pense le public.

A ces souffrances communes s'ajoute, pour les professionnels québécois, une torture encore pire: la hantise des internationaux. N'importe qui peut facilement concevoir à quel point chaque visite des Russes, pour les Guy Lafleur et autres étoiles locales, doit être un dur moment à passer, ou combien les dimanches où la télévision diffuse les exploits de Jimmy Connors ou de Mohammed Ali doivent mortifier nos Réjean Genois et nos Mario Cusson pourtant si courageux. Mais heureusement, de telles humiliations sont rares et purement passagères. Qu'on songe, en comparaison, à ce qu'endurent *tous les jours* nos auteurs professionnels, de savoir — et même de constater de

visu, car ils n'ont pour cela qu'à entrer dans la première librairie venue — que loin au-dessus d'eux, dans les sphères de la Littérature Universelle, évoluent tout un aréopage de dieux encore plus grands, célèbres dans le monde entier, traduits dans toutes les langues et présents dans une multitude de collections de poche à la portée de toutes les bourses. Si encore ces Superstars de l'écriture ne se manifestaient qu'à la mi-saison, au moment du Nobel et des prix parisiens. Mais non, ils sont toujours là, dans l'arène supérieure, à fracasser d'fracassables records, à réussir exploits sur exploits, et il faut à nos professionnels locaux une double dépense d'énergie, d'audace, d'interviews, d'engagement politique et de tournées de conférences aux quatre coins du Québec, pour ne pas perdre les faveurs d'un public enfant, aisément séduit par les ruses incessantes des multinationales de l'écriture organisée.

Type 2: L'ÉCRITURE SEMI-PROFESSIONNELLE, ou LES ÉLITES DE L'ÉCRITURE AMATEUR

Le sort des professionnels a beau être parfois pénible, il comporte malgré tout assez de gratifications — renommée locale immédiate et option sérieuse sur la postérité, impunité idéologique, photos dans les écoles, niveau de revenu acceptable avec même, de temps à autre, une année de vaches vraiment grasses — pour qu'on puisse le considérer, au bout du compte, comme plutôt enviable. Mais il devient franchement paradisiaque si on le compare à celui de ces véritables forçats, de ces martyrs de l'écriture que sont les *semi-professionnels*, c'est-à-dire tous ces talents méconnus qui évoluent dans les circuits mineurs de l'écriture organisée et qui, pour la très grande majorité, sont destinés à y rester jusqu'à la fin de leurs jours.

On ne peut comprendre ce second type d'écriture sans tenir compte de sa nature essentiellement hybride, mitoyenne, à mi-chemin de l'écriture authentiquement professionnelle, d'une part, et,

d'autre part, de l'écriture de participation ou écriture amateur proprement dite, dont il sera traité ultérieurement. C'est, en un mot, de l'écriture assise entre deux chaises, d'où son nom d'écriture «semi-professionnelle» ou «pseudo-amateur», dépendant du point de vue où l'on se place.

On peut dire des adeptes de ce type d'écriture, en effet, que ce sont des amateurs *sortis du rang*. La sélection se fait généralement dès le niveau collégial et/ou pendant le premier cycle universitaire, où les talents les plus prometteurs sont aussitôt repérés et encadrés par les instructeurs dévoués qui œuvrent dans ces milieux (et qui sont eux-mêmes soit d'anciens semi-professionnels qui ont accroché leur stylo, soit des semi-professionnels encore actifs). Les jeunes recrues sont alors invitées à entrer dans l'écriture organisée en se joignant ordinairement à une équipe locale (petite revue, maison d'édition à compte d'auteur, association régionale d'écrivains, etc.), d'où il se pourrait, un jour ou l'autre, si toutes les conditions sont réunies, qu'elles accèdent aux rangs professionnels. Mais la plupart, sans jamais perdre espoir, resteront d'éternels réservistes et devront faire carrière dans les mineures.

Entre eux, ces joueurs de talent auront beau se considérer comme des écrivains reconnus, leur carrière, *objectivement*, se déroulera toujours dans les rangs amateurs. Evoluant devant des publics extrêmement clairsemés, composés de parents, d'amis et de quelques fanatiques de l'écriture (parmi lesquels peut cependant se cacher un dépisteur dépêché par les éditeurs des majeures en prévision du repêchage), ces juniors ne toucheront à peu près aucun salaire et devront compter, pour leur subsistance, soit sur de maigres bourses venues d'un Etat que la générosité n'étouffe pas, soit sur des expédients (cachets de pigiste à la radio, charges de cours, correction d'épreuves, petites traductions, collaborations irrégulières aux journaux, et d'autres bien pires encore).

Quoique ces jeunes loups ne jouissent pas par

conséquent des avantages du statut professionnel, ils en subissent néanmoins tous les inconvénients, et même doublement. Non seulement ils sont amenés à abandonner leurs autres sources de revenu et leurs activités normales pour se consacrer à l'écriture aussi entièrement que possible, puisque telle est leur vocation ainsi que leur seul vrai talent, mais ils doivent encore faire preuve d'une abnégation exemplaire pour ne pas sombrer dans le découragement. Si le professionnel, en effet, doit écrire tous les jours, eux c'est dès l'aube qu'ils sont à l'œuvre. Si le professionnel doit se plier aux entrevues et autres importunités, eux doivent courir eux-mêmes après les journalistes et les critiques, se montrer partout, assister à tous les lancements, sous peine de perdre en un rien de temps le peu de crédibilité qui leur est accordé. Si le professionnel doit publier environ tous les deux ans, eux c'est à chaque année que le bon Dieu envoie, et même plusieurs fois par année, qu'ils doivent tout faire pour tenter de retenir momentanément l'attention d'un public distrait, parfaitement indifférent à leurs performances.

Il y a, n'en doutons pas, un véritable drame du semi-professionnel dans nos sociétés. Cela crève les yeux. Et ce drame peut avoir des conséquences irréremédiables, comme en témoignent les progrès inquiétants, parmi cette population, de phénomènes comme l'éthylisme précoce, l'usage abusif de drogues et autres anabolisants de toutes sortes, ou même l'état de pré-clochardisation avancée qui frappe de nombreux sujets, parfois parmi les plus brillants.

On comprend sans difficulté que plusieurs soient contraints d'abandonner, soit en délaissant complètement l'écriture, ce qui est dommage, soit en retournant en silence parmi la masse indistincte des amateurs du dimanche. Seuls survivent, en fait, sinon les plus doués, du moins les plus tenaces, ceux que soutiennent l'espoir de faire un jour le grand saut dans les rangs professionnels, et surtout une foi inébranlable en leur propre talent aussi bien que dans

la valeur et l'utilité de l'écriture. D'ailleurs, il faut le reconnaître, c'est d'abord grâce à ceux-là, grâce à cette phalange des amateurs d'élite, que se maintient un peu, dans le monde où nous vivons, ce feu sacré, cet amour du jeu sans lequel l'écriture ne serait plus qu'un vil commerce, à l'égal du hockey et des autres sports télévisuels.

Au Québec, l'écriture semi-professionnelle est particulièrement développée et bien organisée, notamment grâce à la dynamique Union des écrivains québécois qui, avec une énergie et un courage dignes d'admiration, a pris résolument en mains le sort des semi-professionnels, contribuant ainsi à atténuer sensiblement les drames que nous signalions précédemment. L'UNEQ, en effet, non seulement veille à protéger les jeunes amateurs de talent contre l'exploitation éhontée dont ils pourraient être victimes de la part des éditeurs et autres requins du monde professionnel, mais elle leur fournit aussi une structure d'accueil, qui allège cette terrible solitude dont souffrent tous les jeunes prodiges dans quelque sport que ce soit. De plus, l'UNEQ n'a pas hésité à se donner un rôle de formation, enseignant aux futures vedettes de l'écriture, souvent naïves encore, ce que c'est que la jungle à laquelle elles se destinent (si jamais cette jungle venait à se refermer sur elles), leur montrant notamment comment négocier chaque clause de leurs contrats, afin qu'elles profitent au mieux des futures retombées économiques de leur talent. Enfin, l'UNEQ se bat corps et âme pour assurer à ces amateurs déracinés un minimum de consolations en attendant mieux: elle leur organise des voyages, elle place certains d'entre eux sur les équipes chargées de représenter le pays à l'étranger, elle distribue des trophées à leur intention (en collaboration avec des mécènes du journalisme local), elle dénonce les arbitres trop intolérants, bref, elle les aide à ne pas trop pâtir de leur appartenance aux circuits mineurs et à se conforter dans leur idéal. D'une entreprise aussi utile pour la santé et la réputation du sport amateur, de cette véri-

table Croix-Rouge de l'écriture québécoise, comment ne pas faire l'éloge? Et comment ne pas souhaiter, comme nous le ferons plus loin, que son rayonnement s'étende bien au delà du seul circuit semi-professionnel où il a dû se limiter jusqu'ici?

Type 3: L'ÉCRITURE DE PARTICIPATION

Nous quittons maintenant le domaine de l'écriture organisée, pour aborder enfin l'écriture véritable, spontanée, l'écriture de base, dirions-nous, celle qui est au fondement même de tout le système, même si, liée à la vie privée et à l'existence ordinaire des citoyens, elle reste la moins visible, ce qui ne lui enlève rien de sa réalité, bien au contraire.

L'écriture de participation, en effet, est celle qui se pratique surtout comme activité de loisir, principalement chez les adolescents et les jeunes adultes, qui ont beaucoup de temps à perdre et dont le trop-plein d'énergie doit trouver à se déverser quelque part. Or l'écriture permet justement de canaliser cette énergie, de la sublimer en la distillant en figures de style habituellement empruntées aux vedettes de l'heure (voir plus haut), et donc de fournir aux pulsions débordantes si caractéristiques de cet âge un cadre structurant extrêmement bénéfique, grâce auquel toutes sortes d'excès regrettables sont évités. Des chercheurs comparent même les effets que peut avoir sur les jeunes esprits un entraînement régulier en prose et surtout en poésie, aux bienfaits que procurent au corps en pleine croissance une alimentation riche en vitamines et la pratique d'un autre sport individuel quelconque (judo, boxe, tennis). De plus, comme les autres sports individuels, l'écriture possède une valeur formatrice indéniable: requérant un effort constant mais point trop de préparation, elle trempe le caractère sans décourager les moins doués, tandis que les récompenses immédiates qu'elle procure, principalement sous forme de poèmes, inspirent à l'amateur la confiance en soi et le désir de se surpasser pour égaler un jour les plus grands. En

outre, l'écriture de participation a ceci de particulièrement bien adapté à la mentalité des jeunes, qu'elle favorise leur penchant naturel à l'introspection et leur si bel idéalisme que la vie adulte, hélas, aura tôt fait de détruire cruellement, à moins, bien sûr, que de l'écriture de participation ils ne réussissent à s'élever jusqu'à l'écriture semi-professionnelle, ce qui n'est cependant donné qu'au petit nombre, comme nous l'avons vu.

Il serait inexact, pourtant, de considérer l'écriture de participation comme une activité réservée à la jeunesse. Certes, c'est surtout parmi les jeunes qu'elle est populaire. Mais à mesure que le niveau d'instruction et le temps de loisir tendent à augmenter dans nos sociétés post-industrielles, on voit de plus en plus d'adultes de tous âges (y compris ceux de l'âge dit d'or), et notamment parmi le beau sexe, continuer, ou même recommencer à pratiquer l'écriture, considérant à juste titre que c'est là une excellente hygiène et un moyen efficace de se garder le cœur jeune, l'âme vibrante et l'esprit souple.

On ne soulignera jamais assez les mérites de l'écriture de participation: accessible à toutes les bourses ainsi qu'à toutes les constitutions physiques et mentales, et même, en cette époque de grande liberté artistique et grammaticale, n'exigeant rien d'autre que de la sincérité et quelque chose à dire, elle peut facilement se répandre partout, à Montréal comme dans les régions, où elle a d'ailleurs commencé à le faire de façon très encourageante. De plus, tout indique que grâce à la généralisation des micro-ordinateurs munis de programmes de traitement de textes avec dictionnaires et grammaires automatiques, ce qui réduit à très peu de chose l'équipement dont ont maintenant besoin les amateurs (en fait, il suffit d'une âme et de quelques sentiments élémentaires, révolte, jouissance du «vécu», amour en tous genres), l'écriture de participation a un immense avenir devant elle.

D'ailleurs, les marchands — qui flairent le profit

au moindre vent — ont commencé à s'y intéresser, et le jour n'est sans doute pas loin où, si l'on n'y veille, la logique mercantile s'emparera de l'écriture et, comme elle a fait de tant d'autres sports de participation (jogging, ski de fond, camping, etc.), la transformera en un autre des sous-secteurs du mal universel: la Consommation. Or celle-ci, tout en popularisant la discipline, certes, ne pourra que corrompre la gratuité et le pur sens ludique qui devraient en être l'inspiration essentielle, et faire de l'écriture, à son tour, un vil marché dominé par le gadget et la publicité. Déjà, des posters de Virginia Woolf, Rimbaud, Nelligan sont offerts dans les centres d'achat. Déjà, de jeunes Montréalaises portent des T-shirts où est inscrit ce slogan: «Profession écrivain», qui dit à lui seul les dangers d'une telle commercialisation. Nous ne serions pas étonné que d'ici peu apparaissent dans le commerce des produits comme la bière «Jean-Racine classique», le chewing-gum «Inspiration» (accompagné de cartes en couleurs représentant les professionnels dans diverses poses créatrices), la lotion après-rasage «Garcia-Marquez», le eye-liner «Colette», ou encore des objets qui viseraient plus directement le marché des amateurs: cafetière «Honoré-de-Balzac», papier blanc «Stéphane-Mallarmé», agenda «Jacques-Godbout», coupe-ongles «Jean-Ethier-Blais», pipe «Pierre-Vadeboncœur», et même (la ruse du marketing est infinie) des gadgets dirigés vers certains sous-marchés bien identifiés: par exemple, pour les poètes de la nature, la chaloupe «Lamartine» ou l'huile à mouches «Gaston-Miron»; pour les déconstructeurs de la langue, la plume-sauteuse «Nicole-Brossard»; pour les romanciers[ères] osés[es], le logiciel «Erotodata» avec version «Henry-Miller» pour les messieurs et «Pauline-Réage» pour les dames... En fait, les possibilités sont quasiment illimitées, tant profiteurs et publicitaires, s'ils s'y mettent (et ils s'y mettront, n'en doutons pas), sauront discerner les moindres besoins des amateurs, surtout les plus futiles.

Mais cette commercialisation n'est qu'une des facettes du grand fléau qui menace présentement l'écriture amateur au même titre que tous les autres sports de masse et qui compromet sérieusement ses chances d'avenir. Ce fléau, c'est l'amenuisement progressif, dans nos sociétés matérialistes, du véritable *esprit amateur*, fondé sur le culte de l'effort désintéressé et l'amour de la discipline pour elle-même, en dehors de toute recherche de profit ou de suprématie personnelle. Or cet esprit, hélas, se perd de plus en plus. Le prestige inconsidéré dont jouissent les vedettes et la transformation de l'écriture en spectacle ont pour conséquence de dévaloriser la pratique purement privée de l'écriture et de répandre, chez les tout jeunes adeptes surtout, la hantise de la «carrière», l'espoir de «faire le circuit» (espoir menteur entre tous quand on sait la misère où ils devront croupir si jamais ils parviennent aux rangs semi-professionnels), et, corruption dernière de l'esprit amateur, l'obsession de la «performance», qui les rend prêts à toutes les audaces, à toutes les tricheries, même à l'emploi de la violence, pour se faire remarquer par l'œil torve d'un quelconque dépisteur à la solde des magnats de l'écriture organisée.

RECOMMANDATIONS

Aussi voudrions-nous, en guise de conclusion, nous adresser directement à l'Etat, et réclamer de sa part une action énergique et rapide, afin de sauver ce qui reste encore de véritable écriture amateur dans notre société et même de favoriser sa diffusion la plus large possible dans toutes les couches de la population, ce qui implique une réorientation majeure des programmes gouvernementaux dans le sens de la démocratisation et de la concertation de tous les intervenants.

Jusqu'ici, l'action gouvernementale, il faut l'admettre, a été extrêmement timide, faute d'objectifs clairs et d'une ferme intention politique. On peut même dire que les deux paliers de gouvernement

(mais surtout le fédéral) n'ont fait en ce domaine que servir les intérêts des possédants, c'est-à-dire des exploités de l'écriture organisée, au détriment de l'ensemble des contribuables.

Au niveau fédéral, les choses sont on ne peut plus simples: comme toujours, c'est le big business qui dicte les politiques. Aussi Ottawa, par le biais du Conseil des Arts du Canada, consacre-t-il l'essentiel de son immense pouvoir de dépenser à la seule écriture organisée: subventions aux éditeurs patentés, bourses de création de catégorie A pour les professionnels, de catégorie B pour l'élite amateur; quant aux amateurs authentiques, qui forment le gros de la population, à eux de se débrouiller comme ils peuvent. Ou plutôt, qu'ils ne se mêlent pas d'écrire et se contentent d'admirer les vedettes. Car tel est bien l'inspiration profonde des seuls programmes fédéraux à l'intention des gens ordinaires, comme le Festival national du livre ou les dons d'ouvrages canadiens aux communautés les plus reculées du pays: lisez, dit-on aux Canadiens, procurez-vous des livres et lisez. En termes clairs: consommez, vénérez les professionnels, soyez passifs. Au lieu qu'il faudrait leur adresser des messages d'action, de participation: laissez là vos livres, secouez-vous, mettez-vous-y vous aussi, allez écrire, un poème ça prend une minute et ça n'a jamais tué personne, allez, grouillez-vous, vous êtes capables, PARTICIPEZ!

Mais il faudra du temps avant que le Conseil des Arts, dominé qu'il est par des jurys noyautés d'agents du monde professionnel et semi-professionnel, se convertisse et renonce à son mépris du peuple. D'ailleurs, tout récemment encore, le *Rapport Applebaum-Hébert* (1982) abondait dans le sens de cet élitisme pernicieux, en recommandant sans vergogne que l'amateur moyen soit réduit à la condition de spectateur béat et passif. L'Etat fédéral, déclare le Rapport, doit se consacrer à «la création et la promotion de vedettes» (p. 88); «c'est nécessaire pour stimuler la demande et la consommation», car «c'est

ainsi que nos artistes seront mieux connus du public et, partant, mieux récompensés financièrement» (p. 87). Pourrait-on exprimer plus clairement, plus cyniquement le dédain envers les pauvres amateurs ordinaires?

L'espoir, s'il en reste, ne peut donc venir que de Québec, où le peu d'argent consacré aux choses de l'esprit a moins attiré jusqu'ici les rastaquouères de l'écriture organisée, et a favorisé — la pauvreté étant toujours bonne conseillère —, à défaut d'actions ambitieuses, des réflexions qui, elles, le sont passablement. Ainsi, le monumental Livre blanc de 1978 sur *La Politique québécoise du développement culturel* s'ouvrait par cette magnifique déclaration qui devrait réjouir tous ceux qui, comme nous-même, n'ont pas perdu l'idéal démocratique et croient en l'écriture de participation entendue dans son sens le plus noble: «LA CULTURE DOIT ÊTRE UNE CRÉATION COMMUNE» (p. 9). Il faut trouver, disaient les auteurs, «la possibilité de mettre en cause un public passif (...), pour rendre, autant qu'il se peut, la création à tous» (p. 133).

Et comme chacun sait, tout le document est empreint de cet esprit communautaire, qui privilégie la base plutôt que les vedettes, et donc l'humble pratique quotidienne plutôt que le spectacle de ces chiens savants que sont les surdoués de l'écriture organisée. L'important, dit en somme le Livre blanc, ce n'est pas de briller, mais de participer.

Hélas, les moyens déployés jusqu'à ce jour pour mettre en œuvre une politique aussi généreuse n'ont pas été à la hauteur de ces bonnes intentions, faute d'imagination pratique et de ressources financières suffisantes. Aussi aimerions-nous, en terminant, proposer à l'Etat québécois deux mesures concrètes, qui auraient l'avantage de ne coûter pratiquement rien et de ne demander au fond qu'un minimum d'audace administrative.

La première de ces mesures consisterait simplement à transférer la responsabilité de relancer

l'écriture québécoise de masse, du Ministère des affaires culturelles, dont la crédibilité auprès de l'ensemble de la population, et particulièrement des classes défavorisées, est pour le moins douteuses, car le cancer du professionnalisme a commencé là aussi de faire ses ravages, vers le Ministère des affaires sociales, infiniment plus proche des citoyens et de leurs besoins réels. Déjà, c'est du M.A.S. que dépend le programme «Participaction», dont on pourrait se servir pour encourager également la pratique de l'écriture de loisir. Déjà, le M.A.S., par son réseau d'institutions et de services et par les chèques mensuels qu'il distribue sur l'ensemble du territoire, rejoint toutes les couches de citoyens, notamment les plus démunis, jeunes chômeurs, assistés sociaux, femmes au foyer, personnes âgées, que l'on pourrait ainsi inviter régulièrement à la pratique active de l'écriture, quitte à leur rembourser le coût de l'équipement (qui est minime) et à donner aux travailleurs sociaux et autres agents du Ministère quelques rudiments de formation littéraire: définition des principaux tropes, notions élémentaires de narratologie et de socio-critique, conjugaison des verbes les plus usités (une ou deux journées d'étude devraient suffire). Ainsi, l'humble citoyen[ne] cesserait de se sentir inférieur[sé] face aux étoiles de l'écriture; son aliénation se changerait en confiance, et sa passivité en un désir conscientisé de se prendre en mains et de profiter, lui[elle] aussi, des bienfaits de l'écriture régulière.

Notre seconde recommandation est encore plus précise. Elle concerne l'organisation concrète de l'écriture de masse par la mise sur pied d'une structure d'encadrement efficace et légère. L'instrument pour cela est tout trouvé: c'est l'actuelle Union des écrivains québécois, dont nous avons signalé plus haut le dynamisme et le courage. Or l'UNEQ, maintenant qu'elle a fait ses preuves dans la défense énergique des semi-professionnels, pourrait recevoir de l'État un nouveau mandat, considérablement élargi, qui en ferait une véritable Fédération québé-

coise de l'écriture amateur, au service dorénavant de tous les amateurs de la province, lesquels n'auraient qu'une modique cotisation à verser chaque année, en retour de quoi ils auraient droit à leur carte de membre et à un bulletin mensuel les tenant au courant des activités de leurs administrateurs.

Cette nouvelle mission représenterait pour l'UNEQ un défi exaltant. Elle pourrait d'abord, à partir de ceux qui existent déjà dans les cégeps et les universités, mais parmi lesquels règne présentement une absence de coordination qui frôle le chaos, créer dans tout le Québec, et notamment en milieu populaire, un vaste réseau de clubs d'écriture, appelés aussi «ateliers». Car l'écriture, comme le cyclisme ou le ski-doo, a beau être un sport individuel, ses adeptes aiment toujours se réunir et partager leur activité commune. Donc, partout se créeraient des *ateliers d'écriture*, dans les écoles, en usine, près des supermarchés et même au voisinage des salles de pool, discothèques et autres refuges d'une jeunesse oisive gravement menacée de délinquance et à qui la pratique de l'écriture pourrait offrir, qui sait, une dernière chance de salut, surtout depuis que le scoutisme, frappé de discrédit par le dévouement excessif de quelques chefs, s'est éteint.

Dans chaque atelier, l'UNEQ nommerait des animateurs-instructeurs, choisis parmi ses membres semi-professionnels, qu'elle pourrait ainsi occuper à des tâches utiles, rémunérer modestement, et surtout rasséréner, en leur donnant d'un seul coup les deux choses qui leur manquent le plus: le titre officiel de «pros» ou d'«assistants-pros», et un public fervent qui ne demanderait qu'à se repaître de leurs performances hebdomadaires. Les divers ateliers régis par l'UNEQ seraient regroupés en associations régionales, des compétitions inter-ateliers seraient organisées périodiquement, et même, pourquoi pas, un grand marathon annuel, auxquels professionnels et amateurs, sans distinction de talent, seraient invités à participer, pour le plus grand bénéfice des uns et des

autres. Tout cela, sous la juridiction éclairée de l'UNEQ, dont le secrétariat, rue Cherrier, deviendrait rapidement un lieu bourdonnant d'activités, d'idées nouvelles, de projets enthousiasmants, où toutes les classes de la société, tous les groupes d'âge, tous les sexes pourraient se côtoyer, échanger, partager ensemble un même amour de l'écriture désintéressée, qui reste après tout l'une des propriétés essentielles du genre humain et pourra devenir, si l'on s'y consacre avec assez de foi et de ténacité, ce qu'est déjà la tauromachie pour les Ibères, le bridge pour les Britanniques ou la pétanque pour les Français du Midi: un sport national, c'est-à-dire l'un des ciments fondamentaux de la collectivité.